Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 48

Artikel: Onna bouna vilhiè : cllia dau coucon
Autor: Favrat, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214280

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

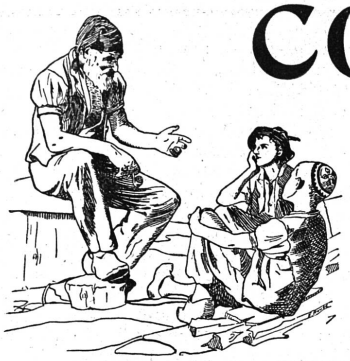
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

56me ANNÉE — N° 48. Samedi 30 novembre 1918.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 5 50 ; six mois, Fr. 3 — *Etranger,* un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 30 novembre 1918. — Autour du Rhin. — Un retour de foire. — Les vieux poètes (Panard). — Onna bouna vilhiè (L. Favrat). — La montée à l'alpage (L. Visinand). — La vie (Baude de Maurceley). — Sobriquets des communes et villages vaudois, suite et fin (Mérine). — Le « Motzon ». — Vive, la Suisse ! — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Tœpffer (suite). — Boutades.

AUTOUR DU RHIN

Un vieux numéro du *Gaulois* de Paris — il date de 1899 — nous tombe par hasard sous la main. Nous y trouvons, sous le titre : *Nous l'avons eu, votre Rhin allemand...* un article auquel les événements actuels donnent un regain particulier d'actualité. C'est ce qui nous engage à en reproduire quelques extraits. Cet article est signé du pseudonyme : « Tout Paris. »

Les Allemands ont l'enthousiasme débordant quand leur patriotisme vibre. C'est une justice qu'il faut leur rendre ; ils sont fanatiques de l'honneur allemand. Encore à cette heure, le nom de Nicklauss Becker éveille en eux d'ardents transports.

C'est Becker qui prit prétexte des événements de 1840 pour lancer sa chanson :

Ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand !

Il ne se doutait pas que ses couplets voleraient bientôt sur toutes les bouches germaniques, comme une protestation vengeresse contre cette politique belliqueuse qui poussait alors la France à revendiquer l'autre rive du Rhin.

C'était un Prussien pur que ce Becker. Il était venu au monde en 1816, à Gellinkirchen. Son génie poétique ne le tourmentait guère. Il avait commencé à étudier le droit à Bonn. Mais il était pauvre ; sa petite escarcelle s'épuisa vite ; et il se trouva réduit à un écritoire d'expéditionnaire chez le greffier de l'endroit.

Il mettait tranquillement du noir sur du blanc, lorsque parvint jusqu'à Bonn le cri du parti français de la guerre. Cet appel aux armes fit tressauter les susceptibilités rhénanes. La colère, en quelques semaines, gagna toute l'Allemagne. Becker, qui avait déjà « taquiné » la muse à ses heures perdues, s'avisa de traduire en rimes sonores l'émotion du pays natal, et il écrivit son hymne de provocation.

Le succès fut rapide et grand. On répéta bientôt ses vers dans les salons, les cercles d'étudiants, les brasseries, de Munich à Berlin.

Le roi de Bavière lui envoya une coupe d'honneur. Le roi de Prusse lui octroya une pension lui permettant de reprendre ses études de droit.

Un éditeur de Cologne profita de cette heure de vogue pour rassembler les quelques pièces du jeune débutant qui, obscur hier encore, était en passe de devenir célèbre.

Le pauvre garçon, déjà malade, ne s'attendait pas à ces ovations bruyantes. Il se remit tout doucement à sa jurisprudence et il s'éteignit bientôt, le 28 août 1845, comme s'il eût regretté d'avoir tant fait parler de lui.

Depuis, il semblait dormir tranquille dans le cimetière de son petit village ; mais on a décidé soudain de lui ériger une statue. Le Kaiser s'est inscrit, en tête des listes, pour deux mille marks.

On inaugurera ces jours-ci — c'était donc en 1899 — le bronze qui doit immortaliser l'humble barde du *Rhin allemand*, jeté à la face de la France, il y a bientôt soixante ans, comme un défi.

* * *

Ce fut une vraie bataille littéraire que provoqua la chanson de Becker. Le génie de Lamartine, toujours planant dans la sérénité du ciel, au-dessus des vives querelles humaines, répondit par sa noble *Marseillaise de la paix*, qui parut dans la revue de M. Buloz. On eût dit l'idéale fraternité des êtres portée jusqu'à l'abnégation magnanime et, pour toute réplique à l'insultante apostrophe, tendant au monde la branche d'olivier.

L'esprit parisien estima la revanche trop bénigne et les gazettes satiriques accablèrent le grand poète de leurs traits les plus acerbes. Ce fut Alfred de Musset qui releva le gant du poète allemand.

Le vicomte Delaunay, sous le masque duquel tout le monde reconnaissait la spirituelle Madame de Girardin, a raconté à sa manière comment Musset fut amené à composer cette répartie cinglante. Mais Paul de Musset en a plus exactement rapporté les détails dans la biographie de son frère.

On déjeunait en famille, le 1er juin 1842, lorsqu'on apporta la *Revue des Deux Mondes*. Le sommaire annonçait les couplets de Becker et des vers de Lamartine. Musset courut à la page où ils se trouvaient. Il les parcourut et il se trouva aussi indigné des uns que des autres. Puis, frappant la table d'un coup de point violent, il la quitta et se précipita dans sa chambre.

Il en sortait, deux heures après, tenant à la main sa fulgurante réplique à Becker :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre,
Au couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

On connaît cinq autres strophes. La France tressaillit à cette voix du jeune poète, qui faisait revivre tout un passé d'armes et de gloire.

Musset était sous le coup d'une fièvre chauvine qu'il avait prise en relisant tout d'un trait le *Mémorial de Sainte-Hélène*, dont il récitait par cœur des pages tout entières. Et c'est cette fièvre qui communiquait à sa verve ce fier éclat emporté, cette furie vengeresse.

Il se produisit alors de ce côté-ci du Rhin un courant de flamme patriotique au moins égal à celui qui s'était manifesté de l'autre.

La « Chanson de cabaret », ainsi que la qualifiait dédaigneusement Lamartine, piqué au vif de la leçon, eut un retentissement universel. Le duc d'Orléans envoya sous main les plus chaleureux compliments à l'auteur. Le *Rhin allemand* fut mis en musique par plus de cinquante compositeurs. On le répéta, on l'acclama partout, dans les cafés et dans les rues.

L'armée en adopta un des airs les plus populaires, et il se répercuta dans toutes les casernes.

Des officiers prussiens envoyèrent des cartels au poète qui n'en avait cure.

Que fût-il advenu à ce moment psychologique de son histoire, si la France, forte par son armée, fière de ses conquêtes d'Afrique, illustre par ses princes et par ses généraux, avait subi l'entraînement lyrique et avait marché sur le Rhin allemand, qu'avait glorieusement franchi Louis XIV ?...

UN RETOUR DE FOIRE

C'était à la foire de Moudon, vers la fin de 1865. Un campagnard des environs avait si bien fait honneur au bon vin de cette année qu'il roula sous la table et n'en bougea plus. On ne put pas le réveiller, encore moins le remettre sur ses jambes. Des farceurs le transportèrent dans la diligence qui partait pour Lausanne, payèrent sa place et le remirent aux bons soins du postillon.

Bercé par le mouvement de la voiture, notre homme ronfla jusqu'à la capitale. Place Saint-François, ayant mis péniblement pied à terre, il demeura sans bouger un long moment, écarquillant des yeux où se lisait son étonnement et on l'entendit murmurer :

— Cllia granta tzerrâire !... Clliau hiantè maisons !... Iô d'âo diabllio, su-io ?

LES VIEUX POÈTES

Un rien.

Un rien est de grande importance,
Un rien produit de grands effets ;
En amour, en guerre, en procès,
Un rien fait pencher la balance,
Un rien nous pousse auprès des grands,
Un rien nous fait aimer des belles.
Un rien fait sortir nos talents,
Un rien dérange nos cervelles.
D'un rien de plus, d'un rien de moins
Dépend le succès de nos soins.
Un rien flatte, quand on espère ;
Un rien trouble, lorsque l'on craint.
Amour, ton feu ne dure guère :
Un rien l'allume, un rien l'éteint.

PANARD.

ONNA BOUNA VILHIÈ

Cllia dau coucon.

L'étai la fâire d'Orba. On certain compagnon, dè Mathoud au bin dè Trevcovagnes, lai étai z'allà et l'avâi fé onna bouna patze, câ sein lo mein dè doze louis que reim portâvé por onna vatze que l'avâi veiu du. Ô stu compagnon sè peinsa dinse dèvant que dè parti : Tè faudrai prau atzetû on coucon por ton bouébo. L'atzîtè son coucon, tsi Sangroube. N'étai pas onna navetta, l'étâi on bâton. Fourré son bâton dein sa veste, et lo vatelé via, ein tzantein, ein lutzeyein, gai qu'on pinson, câ

l'avâi arrosâ la patze. Mon gaillâ avâi dza fé onn'haura dè tzemin einveron, câ faut vos dere que lai a atant dè Mathoud à Orba que dè Faoug à Aveintze; iô quand fu arrevâ vè lo Botzalet — l'è on petit bou qu'a on crouïo renom, à cein que dian : lai a la chetta, le nion-ne-l'oû, lè revegnein, lè porta-bouenna et tot lo bataclîian, sein comptâ qu'on lai a z'u tiâ dei dzein — quand fu dan vè lo Botzalet, vaitsé on tzévau qu'arrevè au grand trot et on hommo dèssus; et que fâ mon gaillâ? Ie tré son coucon, tè meré stu l'hommo avoué et lai criè : La bourse ou la vie! Iô vatequie l'hommo que chautè bas dè tzévau, que chautè lo terreau, et que fot lo camp amont contre Valeyres. — « Reveni dan, reveni dan, l'è po rire; reveni dan, n'è pas dè bon! » que lai criè l'autro. Auh vouai! l'hommo felâvè qu'on perdu, pè le tzan, pè lè prâ et l'étâi dza quart-d'haura via que l'autro lo criâvè adi. Iô mon gaillâ s'apèçâi que l'hommo a prâi l'affère tot dè bon; et ie reinfattè son coucon dein sa catzetta ein sè desein dinse : « T'einlèvâi pire, tè vaiquie on biau l'hommo! Que faut-te fère dè ci tzévau. » — Que faillâi-te fère? Preind lo tzévau pè la breda et lo ramînè à Mathoud, au Bras-d'Or, tzi lô villio Burdet que tegnai l'auberdzo. — Dinse et dinse, vaiquie on tzévau que vo faut reduire tant qu'on vignè lo reccliamâ. — Lo villio Burdet preind la lanterna et ie sort dévant l'ottô po vêre ci tzévau. — Hê lo diable tè bourlai se n'è pas noutron Bron! — Et l'étâi bin son Bron, qu'on vegnâi dè lâi robâ; câ ne l'ai avâi pas onn'haura que l'avâi abrévâ et rattatzi à l'étrabllio, que ne clliousâi qu'avoué on pécllier de bou. Iô lo villio Burdet fut benaiso, vo paudè craire, et sein lo mein dè duè bottolliè que païa à stu compagnon que l'ai avâi ramena son Bron.

On bordzâi dè Losena et dè Palindzo.

(L. Favrat.)

Mobilisation accélérée. — Rencontré dans une rue de Lausanne, le jour de la mobilisation accélérée de la 1re division, un petit char d'enfant que conduisait un bambin. Sur le char deux sacs militaires et deux fusils. Marchant aux côtés, tout tranquillement, les deux troupiers propriétaires des sacs et des fusils.

LA MONTÉE A L'ALPAGE

De fouri, vaitcé lo signo,
L'herba crêt; no porun poyi.
Ermailli, cajâ, boubo, dzigno,
Faut tsantâ, faut ché redzoï,
Allen, boubo, faut tsantâ.

Voaîte vaî vers nouthron tsalé,
Fro amon l'é tot reverdi,
Applieyi dan nouthra cavale,
Fau modâ, no chen dza tardî.
Dépatzen-no dé modâ.

Conserva-vo, poura mère
Et ti haou que rechtan ou bas.
Lé d'amon no volun praou fère,
Diu ne vo abandenerai pas.
Adiu-si-vo; v'en modâ.

Vo vundrai, galéjé felhie,
No trovâ apri lè messon.
Aportâ-no quotié barelhie
Por tsantâ ti à l'unisson.
Chun mî d'amon quié aô bas.

Lè senau et lè senaillé,
Ou tropi l'aidiont a dzeilli.
Modzenet, tsevri et tsevraillé,
Tot chen va ché regouguelhi.
Allen boubo, faut yi-ha.

Quain plaisi : du la montagne
Vayen tot nouthron bi payi,
Che lé, ché vegné, ché campagne.
Runcochun por no égayi,
Chon bonheur, volun tsantâ.

N'un di grô bouné j'ermaillé,
Che pliié t'à Diu dè lè bénî
Et que la cheindâ i lau baillé,
Lo gournai chara achtou garni,
Lo fretaî l'araî a chalâ.

Che n'ein lo bonheur, la tsanhe
Et que bun l'aille nouthron train,
N'arun praou buro, praou pedanhe,
I né no manquéré de run.
N'arun praou de quié tsantâ.

Chu lè tzau l'herba l'y est fina,
Plie fina quié l'herba di prâ.
No pourun medzi praou cranma,
Malgré chun, lo fre charé gras,
Lè boubo lai vindront gras.

L'auton, tirérun di batzé
Dé nouthron muton et dzoven,
Gagnerun onco chu lé vatzé,
L'an dza fé on tou gros l'aumen.
N'ein prau fun dé quié hivernâ.

Ti ein pé, djamé ein guierra,
Princ' et rai, ne chant plie heureux quié no.
Ne laï a pas dzein chu la terra
Plie contein, plie dzoyau quié no.
Ti lè dzor no poén tsantâ.

Quand vundrai à la déchinta,
Que lo tun i charé fini,
N'arun na tota grocha reinta,
Féthérun ti la Chaint-Denis,
Bairun de bon vun aô bas.

L. Visinand.

LA VIE

La définition que voici, de la vie, fut publiée jadis dans la *Revue du dimanche*.

Enfance, berceau, pleurs, langes, lait, sommeil, cris,
Soupirs, gâteaux, joujoux, soupirs, désirs, orages,
Bobos, fluxions, soins, fièvres, médecins, rages,
Gentillesses, désirs, colères, joujoux, ris —

Après ? Collège, ennui, rêve, espoirs, coloris,
Soleil, esclave, pleurs, somnolence, mirages,
Travail, bachots, bobos, quinine, soins, tirages,
Fatigue, ardeurs, désirs, promenade, Paris. —

Gardénia, dandisme, espérance, caresses,
Amours, tourments, erreurs, lassitudes, paresses. —
Après ? — Deuils, nuits, regrets, seul, mariage, effort,
Enfants, tourments, combats, soupçons, baisers, alarmes,
Azur, ténèbres, fleurs, ivresse, ennui, deuils, larmes,
Après ? sénilité, soupirs, râle. — Après ? Mort.

Baude de Maurceley.

SOBRIQUETS DES COMMUNES ET VILLAGES VAUDOIS

III

Sagne (Ste-Croix) : cabbé (vache engraissée pour l'abatage).
St-Cergues : saint-fregni.
St-Saphorin : assassin. — Les gots se dit des gens de Lavaux, ces deux mots pour la rime évidemment.
Sarzens : les encouennas, les bordons.
Sassel : tsassaïons (chasseurs médiocres. — Taillesassi, gran cuti).
Séchey : setse faye-bèe, bêlement.
Solliat : trollye-laitia (presse petit-lait).
Sottens : sotte-dzeins.
Sullens : rebatte-farçon (épinards au jambon).
Suscévaz : casse-lena, soit casse-lentes, plutôt que casse-alènes.
Syens : trinna patte de chins (rime à Syens).
Tartegnins : rodze-guignon (souches rouges).
Tavernes : les djanmes (peu dégourdis).
Tercier : porte terrare (tire troncs).
Thiolleyres : lei djanpiron (simplets).
Trelex : lei écoualles.
Trey : lei betatses (ventrus).
Valeyres-sous-Ursins : les molards.
Vallorbe : tire-lune, Vallorbier, Saint-Sorcier, maille-fer, tire-gaillé (?)
Vaugondry : lei tsats gris.
Vaulion : lei lévron, fouetta levron, tire-lignu.
Villars-Bramard : ecortse renâ.
» *Burquin* : lei raitolas (roitelets).
» *le-Comte* : lei eincouennas.
» *Lussery* : lei lao.
» *Mendraz* : lei peta laitia.
» *sous-Yens* : on dit aussi les Setserons.
Vucherens : lei lutzerans et non les huzerans.
Vufflens : pè rodze (poil rouge).
Vugelles : lei lutzerous (hiboux).
Vuibroye : à Vibrouye vingt-quatre su n'a trouye.
Vuitteboeuf : bouna né à tu (?)
Vullierens : les culs souppllia.
Yvorne : quemanlets (de quemanlettes : coin de fer avec anneau employé par les bûcherons); les boucs.

Le doyen Bridel dit dans son glossaire (page 307): *Puro*, sobriquet des gens d'Ollon, vient de *pur* (porc) parce qu'ils élèvent beaucoup de cochons. Les trois autres cercles du district d'Aigle ont comme sobriquets : *Lei z'orgollhau de Bex; lei z'ivrognes d'Aillo* (Aigle); *lei lare dè z'Ormonts.*

* * *

Les gens de l'Abbaye étaient appelés *abrami* par leurs voisins catholiques, comme les Fribourgeois appelaient les Neuchâtelois (qui portaient souvent un prénom tiré de l'Ancien Testament) *britchon*, diminutif d'Abraham.

* * *

On dit à Vallorbe :

Méfie-toi du serein
Soir et matin
Et des Combiers, toute la journée.

Au Combier ne te fie
S'il ne te trompe, c'est qu'il t'oublie.

Les gens de Vallorbe appellent aussi les Combiers: les *Tche* et les Combières des *Tchettes*.

* * *

On disait aux gens de Ropraz :

Tsats fouma de Ropraz,
Trinno n'a ratta avau lou prâ.

Mérine.

Echo de misère. — Entre deux vignerons, une année où la vendange n'avait pas été bonne.

— Quelle triste année; jamais on n'a vu pareille récolte, si nulle; nos anciens ne s'en souviennent pas, ni d'en avoir entendu parler.

— Pour ça, c'est vrai, faut espérer que l'année prochaine sera meilleure.

— Espérons-le, car à présent, quand on va à la cave on n'ose plus parler fort, il faut causer tout doucement.

— Comment ça ?

— Parbleu, il n'y a que les petits bossatons où il y a quelque chose, les gros vases sont vides, ils résonnent que l'on ne s'entend plus parler... ils font l'écho...

LE « MOTZON »

Le « motzon » est un bon vieux mot patois qui rappelle un long passé de veillées rustiques, dit le *Journal de Nyon*. La « motsé », c'est une mèche de lanterne qui pompe et fait brûler l'huile; le « motzon » est naturellement une mèche plus courte; c'était celle qu'on utilisait dans les creusets antiques, les « crozets », ces cadeaux de la civilisation romaine.

Avant l'emploi des lampes à pétrole, le creuset était quasi l'unique moyen d'éclairage; il y en avait de simples et bon marché. On les accrochait à une sorte de chandelier de bois formé d'une rosace fixée au plafond, au-dessus de la table de famille, et d'une branche horizontale portant ou une chaîne, ou une tige verticale; c'est à cette dernière que l'on suspendait le creuset.

Ah! l'on ne voyait pas trop clair autour de ce « motzon »! Ce n'était ni bec Auer, ni lampe Osram, ni même la lumière des lampes à pé-